

Dans l'oeuvre considérable (et toujours en expansion) de Jacques Guyonnet, *Silent Idol* se distingue d'abord par sa brièveté, inusitée pour un auteur aussi prolifique, et par le recours à l'anglais.

Notre Jack of the Shadows s'est jusqu'ici exprimé en un français mâtiné d'espagnol, mais il a aussi l'oreille anglaise, sans toutefois maîtriser parfaitement l'orthographe, ni la syntaxe de la langue de Shakespeare. Mais, comme le dit sa fille Jill, les imperfections de sa langue contribuent à la musique de son texte et il cite Shakespeare et Poe avec une exactitude qui me fait lui pardonner ses approximations.

Je laisse le traducteur Daniel Fattore dire mieux que moi le charme linguistique de *Silent Idol*, qui, malgré le choix de l'anglais comme véhicule principal, flotte délicieusement entre plusieurs langues. Guyonnet nous a déjà habitués à ce multilinguisme dans l'air du temps, mais il le pousse ici un pas plus loin.

Le format réduit est l'occasion pour l'auteur de concentrer dans une capsule de noix, comme on dit en anglais, tous les grands thèmes de son oeuvre. Peut-être éprouve-t-il le besoin de se ramasser pour mieux sauter ensuite (le prochain opus est déjà dans les starting blocks).

Sur un rythme rapide, on passe en revue la littérature, la langue, la musique, l'argent, les riches, l'Amérique, la Suisse, les mathématiques, la Femme, l'amour, le sexe, le donjuanisme, Dieu, et j'en oublie.

Don Juan est ici assimilé au Juif Errant, celui de Jean d'Ormesson plus que celui d'Apollinaire. Cet avatar, contrairement au modèle espagnol, ajoute à l'immodestie de ses conquêtes sexuelles un lien privilégié avec Dieu, personnage qui pour Jacques est décidément masculin. Dans la version guyonnetienne, le héros rivalise avec Jésus et Bach simultanément ; il rêve de conquérir à la fois Marie Madeleine et Maria Magdalena. Il fallait oser !

Le musicien Guyonnet, jusqu'ici discret dans son oeuvre littéraire, semble annoncer dans *Silent Idol* un retour sur le devant de la scène : les variations du texte sont « à la manière de la Sonate en do majeur de Beethoven », la ballade en sol mineur de Chopin impose son évidence narrative, diriger la 2e Symphonie de Schumann implique une performance athlétique qui est en consonance avec la performance amoureuse.

Le thème central est bien sûr la Femme, trou noir dans lequel tous les hommes, les riches, les pauvres, les talentueux, les musulmans, les idiots, les Suisses et/ou les fous, les écrivains, les poètes, même les politiciens, les guerriers, les maîtres, les prêtres, les banquiers, les esclaves et les honnêtes gens du centre de nulle part se bousculent afin de perpétuer la race. Le génie musical permet à Bach et à Mozart de se tenir en marge de cette cohue, mais ils sont bien les seuls !

En plus de cette fonction de pôle magnétique, la Femme est l'autre versant de notre humanité, plus mystérieux, plus riche, plus généreux que le masculin. Jacques invente même pour les femmes une langue à part, dont Rachel lui a appris par la suite qu'elle a existé à Babylone au 3e siècle avant notre ère...

Dans un groupe de lectrices et de lecteurs où chacun à son tour révèle ce qu'il a aimé dans *Silent Idol*, je suis frappé d'une ligne de partage : les femmes sont sensibles au sexe, les hommes à la littérature.

Lena refuse de lire un extrait « pornographique » ; Sybille a une manière succulente de faire fondre le mot sexe dans sa bouche ; Soraya imagine une version cinématographique des variations amoureuses du texte ; Béatrice adore le passage où l'auteur remarque que les jambes dont il est tombé amoureux ne sont que « quelques livres de viande avec des os », dont on peut trouver « tous les composants chez le boucher du coin » ; curieuse de techniques sexuelles comme la « French brouette », le « Spanish finger drag and drop » et le « Swiss tsunami », elle somme l'auteur d'en fournir une démonstration.

Guyonnet se borne à rappeler ce qu'il doit à San Antonio. A son exemple, les lecteurs hommes parlent littérature et influences. Jean-Luc évoque Apollinaire, Thibaud Dada et son besoin d'aller dans tous les sens, Daniel la fécondation des langues entre elles, Delcourt la cosmographie céleste.

Silent Idol, que son auteur désigne comme un livre des parenthèses, est la quintessence de ce que le psychologue Jonathan Haidt appelle le « between », qui pour lui est la clef du bonheur. Entre la rencontre d'une femme et sa conquête se situent le désir, l'attente, la souffrance, la torture, le rêve ; le vrai chasseur de femmes aime les conquêtes impossibles; comme dit Gainsbourg, les femmes les plus inoubliables sont celles qu'on n'a pas eues. Entre le début du livre et sa fin se situe le plaisir de l'auteur, que la lectrice Anna appelle sa joie de vivre ; quand elle lui demande d'en situer le niveau sur une échelle de 1 à 10, Guyonnet répond sans hésiter : 9,75.

Malgré le feu d'artifice verbal de son héros, la suite de variations sur une conquête féminine qu'est « Silent Idol » se conclut par un échec qu'il serait trop facile de faire endosser à la frigidité des Suédoises, voire des femmes en général. Mais il faut en chercher le triomphe sur un autre registre, celui de la littérature, de la musique, de l'art, qui transmue la vie ordinaire en trésor inépuisable.

La réussite de ce texte est de nous rappeler qu'entre le Big Bang de toute rencontre amoureuse et le Crunch annoncé de sa conclusion se situe la suprême valeur ajoutée : l'imagination, qui fait éclater les frontières du temps comme celles de l'espace et transmue l'opacité de la matière en lumière iridescente.